

Amazone cherche Centaure

« On reconnaît le bonheur au bruit de la porte quand il s'en va. » Diana pense à cette phrase, assise sur le canapé du salon. Son bonheur avait un prénom : Jacques. Mais il s'est déjà appelé Pierre, Léon, Jean-Marc, Julien... Il a eu plein d'identités, ce bonheur qui finit toujours par claquer la porte, une fois ses affaires sur le palier.

Diana ne croit pas que le bonheur lui en veut. Non, c'est juste qu'elle a mis dans sa vie l'ennemi du bonheur, ou plus directement, l'ennemi de ceux qui voudraient incarner son bonheur. Le vrai bonheur de Diana s'appelle Frior. Plus que le bonheur, il est elle-même. Sa joie de vivre. Son énergie. Son allure. Le vent dans ses cheveux. La force entre ses cuisses. Son envie de galoper vers demain. Sa plénitude. Elle, quoi. Un étalon espagnol bai à la crinière toujours emmêlée devant de grands yeux noirs. Tous les autres sont des usurpateurs. Ils veulent se faire passer pour le bonheur, mais à un moment ou à un autre, ils arrivent avec leur « C'est lui ou moi, tu choisis ! » L'ultimatum s'accompagne d'une explication qui ressemble plus ou moins à : « Tu l'aimes trop ce cheval. J'en ai marre ! Il n'y en a que pour lui ! »

Est-ce qu'elle dirait à un homme : « Ton bras ne me plaît pas, coupe-le ! » ou « Cesse de regarder ton pied, je suis jalouse ! » ? Comment expliquer à Jacques, Pierre, Léon, Jean-Marc, Julien ou n'importe quel amant que Frior n'est pas un animal. Juste une partie d'elle-même. Si elle plaît, c'est avec lui. Elle marche sur la pointe des ongles, elle respire la vie avec les naseaux dilatés, la liberté crie dans son thorax éclaté. Elle est une amazone !

Diana, assise sur le canapé, ne pleure pas. Elle attend que Jacques ait enfilé les sacs dans le coffre, qu'il démarre avec sa voiture de sport en faisant crisser les pneus de toute sa rage. Alors, elle se lève, dévale les escaliers, enfile sa chevelure dans le casque, enjambe sa moto et file jusqu'à l'écurie. Elle ouvre le boxe, colle ses seins contre l'épaule de Frior, caresse son encolure en frottant son visage sur sa robe brillante, murmure à son oreille : « Encore un qui n'a rien compris ! »

Ca finit toujours comme ça. L'homme s'en va. La porte fait ce petit bruit qui pince le cœur de Diana... Mais non, le bonheur n'est pas parti. Diana selle Frior, part vers le bois. Elle prend le trot. Le vent sèche ses yeux. Elle s'assoit, glisse une jambe en arrière, Frior bondit avec enthousiasme au galop. Diana le pousse de la voix, debout, genoux serrés, les rênes

mêlées aux cheveux, toujours plus vite. Elle relève le visage, la tristesse la quitte, emportée par la vitesse. Le bonheur n'a pas de prénom. Il est le soleil qui joue avec le feuillage. Le chemin qui file entre les sapins. Le parfum de la transpiration qui monte de Frior.

Amazone... Diana se sent de cette race de femmes qui a traversé les âges. Les sauvages, les rebelles, les fortes. Pas tout à fait adaptées à cette société au bord de laquelle elles vivent, marginales. Des femmes qui fascinent et qui font peur tout à la fois. Trop indépendantes. Dangereuses. On les tolère lorsqu'elles sont accompagnées, comme si un homme pouvait les brider ! Diana sait combien ce Jacques qui a claqué la porte lui a fermé l'accès à la société. Elle va de nouveau être privée de fêtes, de cocktails, de soirées. Elle se demande si elle le regrette. Est-ce qu'elle aspire vraiment à se fondre dans la foule de ces événements ? Ou au contraire, est-elle soulagée ? Elle se sent toujours tellement étrangère à cette mascarade sociale...

La question existentielle reste en suspens. Réceptions ou pas, elle en a juste marre de rejouer le même scénario bancal. Elle refuse cette fatalité. Les hommes, ça n'est pas ça qui manque et elle peut s'enorgueillir de l'effet qu'elle produit sur eux. Mais le prochain, elle ne le choisira ni à la couleur de ses yeux ni au son de sa voix. Elle veut un homme de sa trempe, un qui peut comprendre, apprécier, partager une amazone.

Lorsqu'elle rentre de l'écurie, après une bonne douche, Diana allume son ordinateur. Elle appelle le site de rencontres auquel elle est affiliée. Elle n'a plus profité de son abonnement depuis qu'elle a rencontré Jacques il y a trois mois. Elle tape son mot de passe – Frior évidemment – et rédige un nouveau profil : « **Belle amazone, 32 ans, franco-andalouse, cherche centaure sans éperons** ». La description doit être validée, elle sera en ligne le lendemain. Diana s'habille de blanc et file. Elle veille toute la semaine au service des urgences. Madame la toubib arrive avec le sourire et assure. Elle ne s'épanchera pas sur ses déboires amoureux, ni ne cherchera une consolation dans ce petit monde en blanc où les idylles se nouent et s'emmêlent à tout va.

Diana se concentre sur les patients. Encore un motard fracassé. Une petite vieille qui peine à respirer quand son cœur s'acharne à battre malgré sa lassitude de vivre. Et le même qui a avalé les anti-dépresseurs de sa maman... Une nuit banale, à passer d'une douleur à une angoisse, d'un accident à une maladie imaginaire (on dit « psychosomatique » et ça fait mal en vrai !). Diana évolue sur ce fil élastique qui relie la vie à la mort. Au petit matin, elle passe la main à son collègue, saute sur sa bécane avec

une précaution accrue et rentre se coucher jusqu'à midi. Une courte nuit qui lui permet de gagner une grande balade à cheval, la météo est si lumineuse. L'automne est la meilleure des saisons quand on monte... Diana avale un repas chaud et salé au saut du lit et ainsi lestée fonce à l'écurie où Frior l'accueille en hennissant.

Diana aime le rituel du pansage. Frior grimace sous l'étrille, mais il se tend voluptueusement quand elle passe la brosse douce. L'étalon allonge le dos pour suivre la caresse. Elle prend le temps de lui graisser les sabots, démêle la crinière et la queue, passe l'éponge gorgée de lustrant sur la robe qui jette des feux. Elle selle, bride et sort l'étalon comme s'il allait à la parade... Elle aime le sentir rouler des mécaniques derrière elle, se pavaner comme un coq, joueur. Sa tête la taquine. Il chatouille son dos de ses lèvres délicates, il pince son chemisier et elle rit.

Elle commence par chauffer à la carrière. Vingt minutes de dressage, une petite mise en main, le plaisir de sentir Frior aux ordres, rond et tendu à la fois. Il se rassemble et allonge, tour à tour. Un sentiment de puissance, de confiance, de confort aussi. Diana apprécie. Après les changements de pied au galop sur la diagonale, elle demande deux arrêts à son cheval. Parfaits ! Il a gagné le droit de lui voler les rênes et de repartir au pas, encolure étirée, vers la forêt. A trois heures, ils prennent la clé des champs. Pendant deux heures, par bois et prés, sans croiser personne, Diana se ressource dans un silence peuplé de cris d'animaux et de bruissements végétaux.

Au retour, Diana donne un coup de jet sur les jambes de son cheval, sans s'attarder. Elle rentre se doucher, sort un bol de céréales et allume vite l'ordinateur afin de vérifier si quelque poisson en bottes cavalières a mordu à son hameçon. Aïe ! Elle déteste les fautes de français, les obscénités et la prétention. Les cinq messages qu'elle a reçus peuvent prétendre aux trois distinctions en même temps ! Elle boucle sa session et file au boulot après avoir avalé un dernier petit noir bien serré.

La semaine coule avec régularité. Rien n'est jamais pareil. Les urgences de chaque nuit sont différentes de celles de la veille. Le parcours des balades change tous les jours. Et pourtant, Diana trouve un parfum de répétitivité à cette semaine. Peut-être parce qu'elle a ignoré les textos de Jacques qui disent qu'il regrette. Ou parce qu'elle a refusé sous prétexte de travail les deux soirées auxquelles elle était invitée « en couple ». Ou encore parce que les réponses glanées sur le site de rencontres sont désolantes de banalité.

Dernière veille samedi. Diana rentre dimanche matin sous le choc. Un gosse de sept ans est mort dans ses bras, avant même que les parents aient pu être prévenus. Fauché par une voiture parce qu'avec un copain, il a couru après un ballon. Diana a dû expliquer l'indicible aux parents. Recevoir leur colère, leur révolte. Elle ne les console pas, non, elle peut à peine compatir et hurler au fond d'elle-même : « Pourquoi, mais bon dieu, pourquoi ? »

Inutile de se coucher au retour. La question la hante, elle ne dormira pas. Heureusement, c'était la dernière veille. Diana a deux jours complets pour récupérer. Elle retrouvera son lit ce soir. Elle ne montera pas dans cet état, Frior ne supporterait pas son mal-être. Elle s'installe devant l'ordinateur avec un verre de lait. Rien de neuf du côté des messages, mais sur le site, des internautes s'envoient des phrases, ou plutôt, des suites d'abréviations, en langage codé. Elle se lance : « J'aimerais causer cheval », tape-t-elle en guise de bonjour. « Tu cherches un étalon ? » lui répondent trois interlocuteurs, presque simultanément. Merci de l'originalité ! Elle sanctionne les humoristes d'un statut d'indésirable. Plus poliment, elle écarte une femme, un adolescent, un homme âgé. Elle renvoie deux mecs qui veulent parler mais avouent ne rien connaître « aux canassons » (la gaffe !). Elle s'apprête à quitter le site lorsqu'une phrase la retient in extremis : « Alors, l'amazone, tu veux faire quoi avec ton centaure désarmé ? »

« Du dressage, de la balade, du saut (pas trop haut), du Parelli ou tout autre travail au sol... Tu as un cheval ? »

« Daphné, une alezane qui a galopé, son jockey pendu aux rênes, dans une course de trot. On me l'a donnée, mais c'est une reine. Jolies jambes fines, croupe ronde, bon dos. Sa bouche a retrouvé une certaine sensibilité. Elle a un cœur gros comme une montagne, qu'elle porte devant nous des heures durant. Nous randonnons en... centaure, rien qu'elle et moi. Je veux bien vous présenter, si tu es sérieuse ! »

Enfin un mec qui a du répondant, de l'humour et qui maîtrise le français. Diana sourit, se détend.

« Frior est au Mas de l'Oiseau bleu. On fait connaissance là-bas ? Pour autant que Daphné ne soit pas en chaleur... »

« Portante qu'elle est ma Précieuse. Pas de souci de ce côté sauf que nous n'avons pas de van. Tu nous donnes quatre heures d'avance et nous arrivons avec le pique-nique ? »

Diana est soufflée. Trop épatée pour refuser !

« D'accord. A une heure à l'écurie. » Elle signe Diana en ajoutant son numéro de portable « au cas où ».

« Philippe. Enchanté ! Je t'envoie un texto pour que s'affiche mon numéro et tu confirmes en retour, c'est plus sûr. Dans quinze minutes je suis à cheval. A tout à tout bientôt ! »

Le bref dialogue a rendu Diana à la vie. Efficace, cet homme ! Elle a perdu tellement de temps à palabrer sur Internet pour rencontrer des mâles qu'elle aurait rembarrés en deux minutes s'ils l'avaient abordée en boîte... Là, au pire, elle aura le plaisir d'être à cheval. Et pour filer, ce sera facile si elle s'ennuie. Elle sourit. Elle espère déjà que Daphné sera du goût de Frior. Sur ce coup-là, elle n'est pas seule à décider. Ses tensions un peu dissipées, Diana réalise qu'elle manque de sommeil. Il n'est plus temps de se coucher : elle s'active pour éviter le coup de barre. Elle met une lessive en route, nettoie l'appartement avant de se changer et de filer au Mas.

Une grande jument au ventre rond est attachée à un arbre, paisible. Elle fait clapoter ses lèvres dans un seau que lui tend un cavalier amusé. Diana jauge la paire de loin. La bête : une sacrée belle croupe, le dos pas trop long, de beaux aplombs. L'œil vif et un caractère posé, confiante. L'homme est grand, avec des gestes souples et calmes. Diana aime sa tenue : le côté décontracté des randonneurs est parfois synonyme de laisser-aller. Philippe a de l'allure. Et qualité primordiale, il aime son cheval.

Diana s'arrête vers Frior avant d'aller à sa rencontre : « Diana ! Enchantée ! Vous êtes en avance. Je selle, dans dix minutes, je suis prête ! »

« Daphné a trois heures dans les jambes. Nous pouvons lui octroyer une demi-heure de pause et boire un café, j'ai vu qu'il y avait une machine à la sellerie. Le temps de savoir si nous avons envie de chevaucher côte à côte ou si nous préférons filer dans des directions opposées »

Décidément, Diana n'en revient pas de la franchise de l'inconnu. Elle le suit, mi-souriante, mi-décontenancée. « Noir ? » « Oui, sans sucre », confirme-t-elle, tandis que Philippe enfile la monnaie dans la machine. « On boit dehors, il fait si bon », l'invite Philippe. Ils s'installent sur

l'herbe et Philippe se présente : il tient une auberge à quinze kilomètres, qui est aussi gîte équestre. Diana en a entendu parler. Philippe a des horaires irréguliers pas faciles à supporter pour une partenaire. Sa liberté est une compagne de choix, alors il assume. L'après-midi, il peut s'échapper. Il se balade avec Daphné. Avec elle, il décompresse du stress des fourneaux – il est aussi cuisiner – et « compense », forcément, ses manques affectifs. Diana s'attendait à une longue conversation sur les techniques équestres ou le pedigree de Daphné, elle apprécie la présentation de Philippe. Elle en oublie son habituelle retenue et lui raconte la nuit, le gosse, le sommeil qu'elle a sauté... « Alors on file à cheval, sinon tu vas tomber ! Je peux t'aider à préparer ton étalon ? »

Frior commence par faire les oreilles lorsque Philippe l'aborde. L'étalon n'aime pas particulièrement la concurrence, même sur deux jambes. Philippe ne se laisse pas impressionner. Il l'approche sans hésitation, mais sans agressivité non plus. En deux minutes, il brosse un cheval détendu. Diana en est impressionnée. Elle selle Frior et tandis qu'elle lui cure les pieds, Philippe retourne vers Daphné. Il vérifie les sacoches, fait bouger sa jument. « Nous marchons un moment ? J'aimerais que nos chevaux fassent connaissance en douceur » propose Philippe.

Frior trotte et Philippe garde ses distances. Après un kilomètre, Frior et Daphné se sont rapprochés, Diana et Philippe aussi. « Nous pouvons monter. Je tiens ton étalon », propose Philippe. Les deux chevaux sont paisibles et les cavaliers continuent de discuter, au pas. Une heure plus tard, ils trouvent une clairière où Philippe propose de partager le pique-nique. Il apprend à Diana à attacher son cheval à une branche d'arbre souple, afin qu'il puisse brouter tranquillement, sans paniquer parce qu'il se sent bloqué. Daphné profite de la pause pour dormir. Elle a l'habitude de se reposer à chaque arrêt, particulièrement depuis qu'elle porte. Elle devrait mettre bas dans un mois...

Au retour, Philippe quitte Diana à deux kilomètres du Mas, d'un « A bientôt, je prends par ici, ça me gagne une heure ! » Diana est tout étonnée de cette séparation intempestive, mais ravie de pouvoir s'offrir un joli galop avant d'arriver à l'écurie. Elle n'a pas vu le temps passer, elle n'a même pas réalisé que la balade s'est faite essentiellement au pas, l'allure de la randonnée. Frior arrive au boxe, sec et détendu, paisible. Diana a oublié les horreurs de la nuit et découvert un homme charmant. Elle apprécie qu'ils se soient quittés sans les propositions habituelles à ces rencontres du Net... Le « A bientôt » sonnait sincère. Philippe avait encore trois bonnes heures de route. Elle a une nuit blanche à rattraper. Le pique-nique a été copieux (et délicieux). De retour chez elle, Diana

passé de la douche au lit où elle s'endort immédiatement. Il est cinq heures du soir, elle récupère jusqu'à dix heures le lendemain lundi. Elle recommence mardi avec l'horaire 14h-22h.

Elle prend le petit déjeuner en repensant à sa rencontre de la veille. Le reverra-t-elle ? Elle l'espère. Elle allume l'ordinateur, vérifie son portable... Déçue, elle commence à se poser des questions. Il aurait pu lui envoyer un petit message. Elle gamberge lorsque le portable sonne : « Salut Miss Frior ! Si j'ai bien compris, tu as encore congé aujourd'hui. C'est mon jour creux et j'aurai sûrement le temps de m'asseoir. Tu viens découvrir l'Auberge ce soir, je te fais déguster mon menu de saison ? » « Sympa ! Volontiers. A 20 heures ? » « Tu trouves l'adresse et le chemin sur mon site : www.lerelaisduchevalvert.com. Je me réjouis. Il y a des choses que tu ne manges pas ? » « A part le cheval... » « Attends, tu ne me parles pas comme à un cannibale ! A ce soir donc. Mes amitiés à Frior cet après-midi ! »

Diana se sent légère. Elle confie sa joie à Frior : « Tu risques de revoir Daphné, toi ! » Elle profite des obstacles sur le carré de sable pour faire quelques sauts avant de lâcher son cheval dans le parc. Elle a emporté son cahier de croquis et elle dessine tandis que l'animal se roule dans l'herbe. Elle sort la selle et la bride, nettoie et graisse les cuirs pour laisser Frior brouter encore un moment. Elle le rentre vers six heures et file « se faire belle ». Une tenue sexy, petite jupe droite au genou, des talons (puisque'il est grand !), un bustier, un blouson de cuir. Elle se maquille un peu. Elle cache sa féminité sous une combinaison de cuir : elle a trop vu de motards à la peau brûlée par le bitume. Tant pis si la jupe est un peu froissée à l'arrivée.

Diana enlève la combinaison sur le parking du « Cheval vert ». L'endroit est accueillant. Un joli parc, une auberge de campagne et des écuries à côté, qu'elle commence par visiter. Philippe l'y surprend : « Daphné te réclamait justement. Je te présente sa copine Pivoine, la ponette qui fait le bonheur des mômes et lui tient compagnie. » Diana caresse le front d'un cheval miniature, à la robe isabelle. Daphné s'approche, réclame un câlin. Philippe s'amuse : « Viens, je ne peux pas délaisser l'auberge. J'ai préparé notre repas... »

Philippe a tout prévu. Son apprenti tremble un peu en apportant les plats. Ca n'est pas tous les jours qu'il sert son patron ! Mais Philippe est surtout attentif à l'accueil que Diana fait à ses mets. Il se réjouit de son appétit et de son enthousiasme ! « Le cheval, ça donne faim et j'ai toujours adoré manger. En plus, c'est divin ! » Philippe rougit sous le compliment. Le

temps passe vite, à parler chevaux, nourriture, souvenirs... Diana a l'impression de connaître Philippe de longue date. Le courant passe... Les clients sont loin, Philippe a renvoyé ses employés, ils restent là tous les deux. Diana soutient son regard quand il lui propose de rester. « Avec ce que nous avons bu, c'est plus sage » « Je doute que ça soit sage de rester. Si ça l'était, ça manquerait de charme ! », répond-elle en le fixant. Philippe est troublé, mais il ne se laisse pas démonter. « Viens ! J'en ai tellement envie... »

Diana prend la main qu'il lui tend, le suit. Il ferme la porte à clé, la conduit à l'étage. « J'ai toujours rêvé de vivre une belle nuit dans cette chambre-là. Charles le conquérant s'y serait arrêté. J'aime ce lit à baldaquin ! » La pièce est immense. Philippe commence par allumer le feu dans la cheminée. Diana le regarde faire, immobile. Les flammes ont pris, les bûches crépitent. Philippe s'approche, descend la fermeture éclair, fait glisser le blouson par-dessus les épaules de Diana, plonge dans son cou, l'embrasse, la mordille, la lèche. Ses lèvres la découvrent avec douceur et voracité, tendrement et violemment à la fois. Diana frissonne de plaisir, de désir. Elle ouvre la chemise de Philippe, le dénude, caresse son torse, ses bras. Il la retient, la soulève, la porte sur le lit et très doucement, il la déshabille. Les chaussures d'abord, la jupe, le bustier. Il lui laisse ses sous-vêtements, recule. « Tu me plais ! »

Il retire ses mocassins, ses chaussettes, son pantalon. Diana louche sur son boxer indécent, tendu par le désir. Philippe revient vers elle, prend son pied gauche, passe les doigts, la main, la bouche, la langue sur les orteils, sous la plante, autour de la cheville, derrière le mollet... Diana adore ! Elle sursaute. Philippe change de côté. Il passe des heures à descendre et à remonter, à caresser ses jambes, à torturer ses pieds, à grimper jusqu'au genou, jusqu'à la cuisse, à explorer chaque centimètre de peau. Diana a chaud. Tellement chaud. Tout son corps brûle. Philippe bande toujours aussi insolemment. Il continue de l'exciter en évitant soigneusement de toucher son sexe. Il abandonne les jambes pour les mains, les poignets, les bras. Il passe au visage. Elle happe sa bouche avec une frénésie dont elle ne se savait pas capable. Elle a envie de le bouffer, là, de l'avaler, de se perdre dans cette bouche, de s'imprégner de cette langue qui lui procure autant de sensations.

La nuit dure une éternité. Philippe a une patience diabolique. Diana explore un chemin de paradis incandescent. Ou est-ce le feu de l'enfer qui la fascine ?

Lorsque Philippe porte l'estocade, Diana explose comme jamais. Son corps est traversé de longues ondes, qui irradient son ventre longtemps encore après que Philippe a jouit. Il suffit qu'il effleure Diana pour qu'elle sente le plaisir revenir à la surface, lui infliger une autre secousse électrique, la renvoyer dans cette contrée éblouissante de l'orgasme...

A dix heures, Diana est tout étonnée de se réveiller dans un lit à baldaquin, Philippe avec un plateau de petit-déjeuner en face d'elle. Elle tire le drap sur ses seins, sourit et remercie son nouvel amant. Elle avalerait une boulangerie toute entière. Deux croissants et un petit pain au chocolat font déjà son affaire. Le café au lait mousseux fleure bon comme jamais...

« Il était temps que je rencontre une amazone ! J'ai passé la plus belle des nuits ! Ce baldaquin qui me faisait rêver a tenu plus qu'il n'avait promis ! Merci déesse de la chasse ! Avec toi, je veux bien mourir... de plaisir. Reste à voir quand ! Entre tes horaires aux urgences et mes obligations culinaires, nous ne risquons pas de trop nous voir ! »

« On peut considérer ça comme une chance. Nos chevaux s'entendent, nous pourrions nous offrir quelques balades amazone-centaure et c'est déjà magnifique. Si j'ai bien compris, une semaine sur trois, nous serons accordés pour le pas de deux : lorsque j'assure les nuits, nous arriverons à chevaucher de concert... »

« Le cheval, c'est merveilleux, mais j'ai d'autres envies de partage... Si tu bosses la nuit, que nous montons l'après-midi, il va falloir que je te coince dans la paille... Difficile puisque nous ne pouvons pas faire écurie commune, même la ponette étant susceptible de réveiller les ardeurs de Frior. Nous allons avoir une semaine balades à cheval, une semaine folles nuits et la troisième d'abstinence « toutes montes »... »

« Ca va être un peu compliqué. Mais commençons par essayer et fixons le prochain rendez-vous ! Je bosse de 14h à 22h cette semaine. Je suis moins exténuée que lorsque je fais les nuits. Je te rejoins après le boulot, je t'aide à la fermeture... »

« Et ce soir, je retrouve mon baldaquin ? Quelle excellente nouvelle ! J'imagine que Frior t'attend, alors termine ton petit-déjeuner et file au Mas ! Je te veux en pleine forme après le boulot. Je te ferai une assiette à ton arrivée. Les clients restent parfois tard le week-end, mais au début de la semaine, à onze heures, ils sont déjà loin. »

« Tu vois, ça s'arrange ! J'emporterai ma tenue d'équitation ce soir et j'irai monter demain. Aujourd'hui, je vais longer Frior avec ma combinaison de moto, sinon je ne serai jamais à l'heure pour prendre ma garde. Je me réjouis de ce soir ! Moi aussi, j'ai aimé... le baldaquin ! »

Diana saute sous la douche, enfle sa tenue de motarde et rejoint Frior sans plus attendre. L'étalon semble contrarié dans un premier temps, comme s'il respirait la présence de Philippe sur sa propriétaire. Mais Diana est tellement détendue que le cheval finit par céder. Après avoir lancé quelques ruades, tiré sur sa longe en se cabrant, il se détend, il obéit. Il n'y a personne dans la carrière et Diana le libère en le chassant : elle adore le voir galoper de tout son saoul, crinière au vent, lançant quelques hennissements en direction des parcs. Il doit humer une jument en chaleur. Face à l'insistance des appels, Diana finit même par reprendre l'étalon. Elle craint toujours qu'il tente de sauter les barrières du carré de sable pour aller rejoindre une belle. Elle le tourne encore dix minutes pour le sécher, avant de le remettre au boxe. Il est une heure, elle n'a que le temps de rentrer à la maison se changer.

Sa journée de garde file sans qu'elle le remarque. Elle a un sourire radieux, une patience d'ange, l'enthousiasme de quelqu'un qui sait qu'un bon moment l'attend dans pas longtemps... A dix heures dix, elle est chez elle, elle enfourne un jodhpur, un sweat-shirt assorti, la bombe, les gants, les bottines, un gilet, quelques produits de beauté, une paire de chaussettes et un slip de coton dans un sac de sport avant de se glisser sous la douche chaude. Elle se crème, se parfume, enfle string, bas, bustier et une robe noire sexy – elle roule le bas jusqu'à la taille, pour passer son pantalon de cuir – et elle reprend la moto jusqu'au relais de Philippe. Elle se sent belle quand il l'accueille, le regard plein de désir. Il est onze heures. Il pose son sac au vestiaire et l'invite à s'asseoir : il partage un menu de chasse avec elle. « Clin d'œil à ma déesse », précise-t-il en lui présentant les mets : « Terrine de marcassin, baies des bois, chou rouge, purée de pomme de terre, civet de chevreuil et pour terminer, sorbet à la mûre ».

Diana passe rapidement sur sa journée : pas vraiment appétissant de raconter par le détail les accidentés et les éclopés de la vie qui ont défilé aux urgences. Elle écoute plus volontiers Philippe évoquer sa balade de l'après-midi avec sa Précieuse... Elle a beau être portante, Daphné a encore un sacré « jus ». Dans la forêt proche, un groupe de gosses construisaient une cabane dans un arbre et la jument, surprise, a pris la main à Philippe. Ils ont filé au « galop turbo » jusqu'à la grand-route : il a fallu que Philippe tourne dans le champ moissonné pour éviter de se

coucher sur le béton en virant sur la route. Diana s'amuse d'imaginer son centaure embarqué ! Il se vexe presque. Mais le sorbet est délicieux et les compliments de Diana effacent ses moqueries.

La deuxième nuit est plus exaltée que la première. Philippe semble pressé. Mais peut-être est-ce l'impatience de Diana qui le guide. Philippe presse Diana contre la colonne du baldaquin. Au lieu de descendre à ses pieds, il lui prend les mains, les monte vers le ciel de lit... saisissant au passage une cordelière qui retient le rideau. Il s'en sert afin d'accrocher les poignets de Diana. Le temps qu'elle réalise, elle est déjà suspendue. Philippe recule et apprécie : « Je voudrais avoir le temps de te faire attendre, mais je suis trop pressé... Je vais juste te retourner, afin que tu ne saches pas ce que je te réserve là, tout de suite ». Il fait pivoter le corps de Diana. Elle a les yeux dans le velours. Il roule à son tour la robe, la remonte par-dessus les hanches, dégageant les bas, le string, si aguicheurs sur les jambes de Diana, avec ses talons aiguilles qui touchent à peine le tapis, tendue qu'elle est à cause des liens qui tirent sur ses bras. Elle sait qu'elle offre une vision provocante à Philippe et elle s'en réjouit un court instant. Le temps de recevoir son premier coup de cravache !

« J'ai gardé une collection de ces instruments barbares qui datent de mes débuts de cavalier. J'ai progressé en éthologie et je ne m'en sers plus avec Daphné, mais déjà la nuit passée, ta croupe appelait la correction... » Diana se tait. Au début. Mais Philippe insiste. Elle a l'impression que ses jambes cuisent. Ses fesses brûlent. Philippe commence à passer la tige de cuir entre les jambes, les écartant. Elle craint qu'il ne la fasse cingler à l'intérieur, ou même sur ses lèvres. Alors elle ose se plaindre. « Aïe, tu me fais mal ! » « J'espère bien ! La douleur, c'est jouissif quand on commence à s'y habituer. Il faut juste aller assez loin pour que ton cerveau sécrète assez d'adrénaline, après, tu es blindée, tu vis dans un état second, tu vas voir... »

Diana avait raison de se méfier. Elle sent la langue de la cravache lui imprimer des marques à l'intérieur des cuisses. Elle crie cette fois. Philippe continue. Il monte toujours plus haut, il tape à droite, à gauche, avec une précision qui relève d'une habitude certaine, Diana n'en saurait douter. Elle tente de minimiser l'impact en bougeant mais Philippe contre ses manigances en inversant ses flèches. Diana ne réussit qu'à amplifier les chocs qui deviennent insupportables... Elle souffre, elle souffre vraiment, et puis soudain, elle s'envole. Elle ne sent plus les coups, elle les entend, mais elle n'a plus mal, elle est ailleurs. Elle est très sensible, hypersensible. Son sang court sous sa peau tendue, prête à éclater, partout, sur ses jambes, son dos, ses bras... Son sexe est en feu. Elle a

une folle envie de Philippe. De son sexe, de la cravache, de sa main. Peu importe. De n'importe quoi qui va l'écarter, là, tout de suite, prolonger cette sensibilité, cette aspiration obsédante, ce besoin irrésistible.

Elle n'a pas à parler. Philippe a perçu le changement. Il lance la cravache avec violence sur le lit. Diana sursaute. C'est comme s'il rompait un charme. Mais non, elle continue de planer, la chatte béante, ouverte et impatiente. Philippe tend encore un peu le lien pour soulever Diana. Elle est juste à la bonne hauteur : il l'enfile comme un fruit bien mur. Elle s'empale d'elle-même sur son bâton tendu. Elle l'absorbe naturellement, alors qu'il la retient, comme si ce désir lui était douloureux.

Philippe fait coulisser Diana d'avant en arrière. La colonne du lit bloque ses ardeurs. Il écrase Diana avec fureur. Elle ne sent que cette quille qui la transperce. Elle aime cette violence. Elle se secoue, elle danse en tirant sur ses liens. Tant et si bien qu'elle se libère. Elle échappe à son bourreau, fait volte-face et agrippe les reins de son bélier. Elle voudrait l'attacher à son tour, mais elle est trop dans l'urgence, elle a besoin de ce boutoir dans sa grotte. Elle l'enfourne en lui mordant les lèvres, la bouche. Elle avale sa langue, elle enfonce ses ongles dans ses cuisses, elle lui impose le rythme : un va-et-vient rapide qui l'amène au plaisir en lui arrachant un hurlement sauvage. Philippe la soulève, la couche et continue de la pilonner avec fureur. Elle croit mourir tellement le plaisir est puissant. Il s'installe, il l'emporte toujours plus loin... Philippe la rejoint. Il fixe ses yeux dans les siens, redresse son torse et pince sa lèvre inférieure. Diana ferme les paupières. Elle plonge dans la ouate. Le plaisir a été trop intense !

Philippe n'est pas là quand elle se réveille. Il y a un plateau de petit-déjeuner, mais elle ne sait même pas quand l'homme est parti. Il est huit heures. Elle entend du bruit : elle s'approche de la fenêtre. Philippe lui fait signe : il est sur Daphné, un sourire éclatant aux lèvres, il tient la ponette à la longe et il part au grand trot direction la forêt... Diana esquisse un salut. Elle s'installe au petit bureau, mange son repas et s'empresse de partir rejoindre son cheval, elle aussi. Elle se colle à Frior et lui confie un secret : ce matin, elle s'est sentie jalouse d'une jument ! Frior reçoit le message et s'ébroue en secouant les lèvres avec un bruit bizarre. Diana trouve qu'il se moque d'elle... et reconnaît qu'il a bien raison. Elle, jalouse, et d'une jument encore ? Ah non, c'est une plaisanterie !

La journée n'existe pas. Diana la traverse comme un brouillard. Elle ne pense qu'à ses retrouvailles avec ce drôle d'homme qui l'a caressée d'une

cravache... Elle se retrouve à table. Lui en face. Heureuse. Elle n'ose évoquer leurs ébats, déguste son menu « végétarien » - terrine d'épinards, risotto de céréales au safran et au vin jaune, poires au chocolat – et retourne dans la chambre seule parce que Philippe doit encore mettre de l'ordre dans les frigos. Elle est un peu frustrée, mais elle décide de n'en rien laisser paraître. Ca lui ferait trop plaisir à cet homme ! Diana se couche sur le ventre avec une revue touristique trouvée sur un présentoir dans le corridor. Elle est nue, les jambes et les fesses marquées par les mauvais – ou trop bons – traitements de la veille. Elle se concentre sur sa lecture...

Elle finit par s'assoupir : Philippe tarde tellement ! Dans un sursaut de lucidité, elle vire le magazine, enfonce la tête dans l'oreiller. Elle flirte déjà avec Morphée, lorsqu'une sensation de brûlure intense la réveille brutalement. Un flambeau la pénètre ! Elle lance les bras en arrière pour éloigner le danger, mais Philippe la saisit, lui écarte les mains. La sensation terrible s'intensifie, tout en se modifiant. La chaleur n'était qu'une impression. Il s'agit d'une brûlure gelée. Un gourdin de glace viole son vagin contracté. Philippe lui demande de se détendre... Elle a l'impression qu'un tison et un glaçon se disputent ses chairs. Elle a tellement envie de cet homme qu'elle chauffe à mort et il la cautérise avec un morceau d'iceberg...

« J'ai trouvé un gode en pyrex dans un de mes frigos. J'ai pensé que si je te refroidissais un peu, je te sentirais mieux lorsque mon sexe très chaud reviendrait dans ta demeure ». Les paroles de Philippe excitent Diana. Elle voudrait que son intérieur devienne aussi froid que l'olisbos, afin de fondre comme un sorbet lorsque Philippe frotera ses muqueuses... Si elle ne grille pas le gode d'ici là : elle est incandescente ! « Dépêche-toi, sinon le pyrex va exploser ! » « Il n'est pas si chaud que ça, je vais te montrer. » Déjà, Philippe a enfilé son pouce dans le cul de Diana. Elle n'a pas eu le temps de se méfier. Philippe a coordonné ses effets en retirant le joujou en même temps. Il force l'oeillet de Diana tout en lui mettant sa queue entre les cuisses, il pousse des deux côtés. Elle les reçoit ensemble, Philippe dans son sexe et la gaulle translucide dans son rectum. Ils coulissent très doucement. « Tu sens ? Lequel est chaud, lequel est froid ? » « Ton sexe est plus froid. A moins que mon nid soit si glacé que je te perçoive ainsi. En tout cas, j'ai le cul en feu ! » « Le pyrex conserve une température stable. Même ton fessier devrait le sentir ! »

Diana a les deux trous écartés. Elle a peur que le verre casse lorsque Philippe s'active. « Retire cette chose de mon derrière », lui murmure-t-elle. « Pas question, surtout quand tu joues les mijaurées ! Tu vas

apprendre à me demander les choses clairement. Tu as un gode dans le cul et pas « une chose dans le derrière ». Décris clairement ce que tu ressens. Ca m'excite d'enfer d'entendre ce genre de mots ! » Diana frissonne. « Sinon, je pourrais bien reprendre la cravache et après la fessée d'hier, ça serait nettement moins agréable aujourd'hui ! » Diana croit Philippe sur parole. Elle se lance : « J'ai très mal. Je n'ai pas l'habitude d'avoir des sex-toys en moi, enfin, des godes dans le cul. Il me semble que ça va me blesser, que je vais saigner. D'ailleurs, c'est comme s'il y avait du sang... »

« Rassure-toi, c'est juste que j'ai pris soin d'enduire le manche de lubrifiant. Ou alors, tu aimes tellement ça que tu mouilles du trouignon. Tu serais un phénomène dans ce cas. Je vais vérifier... » Philippe retire la chandelle transparente. Il prend Diana par la taille, la retourne en pliant sa jambe, sans qu'il sorte de son corps. Diana lui fait face. Il la fixe, relève ses deux pieds, les passe autour de son cou et glissant ses mains sous son postérieur, il libère sa fente... Il bouge très doucement ses reins, appuie contre son anus deux doigts qu'il enfonce et ressort pour plonger à nouveau: « Eh bien oui, tu as le cul qui mouille ma salope ! T'es une vraie baiseuse, par tous les trous ! Je vais être obligé de te mettre de ce côté aussi ! » Diana se crispe en entendant Philippe. Il n'a pas fini sa phrase que déjà, il pousse son engin à la place des doigts. Il glisse les jambes hors du lit, entraînant Diana tout au bord du matelas. Il la besogne debout, avec enthousiasme. Il y va fort et elle pourrait souffrir s'il n'utilisait sa main droite à caresser son clitoris. Elle a mal, bien sûr, mais en même temps, elle jouit, elle jouit... Elle explose en criant et Philippe éclate enfin dans ses entrailles.

Elle n'ose bouger quand il se retire, inquiète de salir les draps. Elle est reconnaissante à son amant de filer se laver à la salle de bain en la laissant seule un moment. Elle attend qu'il ressorte pour prendre une douche à son tour. Quand elle revient au lit, il n'y est plus. Elle a très envie de se coucher. De sentir encore son corps qui pulse, de se concentrer sur ce plaisir nouveau. Elle s'endort sans que Philippe soit revenu et le lendemain, à nouveau, elle se réveille au bruit des sabots sous la fenêtre. Elle regarde filer son chevalier tandis qu'on frappe à la porte. Elle se recouche à la hâte avant de dire « Entrez ! » au commis de cuisine qui lui dépose le plateau du petit déjeuner, toujours aussi copieux et aussi vite avalé. Décidément, ça donne faim ces nuits débridées !

Diana a rendez-vous chez le dentiste. Elle passe mettre Frior au parc, part en ville. C'est l'occasion de faire les boutiques : elle a des envies de lingerie. Elle se moque d'elle-même ! A chaque fois qu'elle se sent attirée

par un homme, son budget « dessous » prend l'ascenseur ! Elle pourrait mesurer son intérêt pour sa nouvelle conquête au montant de ses dépenses en dentelles. Elle les aime luxueuses et le prix est inversement proportionnel à leur grandeur. Tout comme l'effet sur le mâle ! Elle pousse la porte de sa boutique habituelle. Elle entre dans la cabine, se déshabille, attend que la patronne lui apporte quelques parures à essayer. Elle répond à ses questions à travers le rideau : « Noir ? » « Je suis toujours en noir ! J'ai envie de changer ! » « Blanc ? » « Ah non, ça fait mariage ! » « Champagne ? » « Trop fade, je ne suis plus assez bronzée. » « Rouge ? » « Montrez ! » Le rouge, avec les incrustations noires, Diana aime bien. Le balconnet ne couvre même pas les aréoles ! Parfait ! « Un slip ? Il n'y a pas de string ? » Va pour le slip italien ! Il ne couvre que devant, derrière il monte plus haut encore qu'un string et le V au-dessus de ses miches est absolument superbe. Aucun taureau n'y résisterait. « Bien sûr, un porte-jarretelles assorti ! Des bas fantaisies aussi. Non, pas rouge, ça ferait « petit chaperon ». Noir, résille, pourquoi pas ? La chemisette, adorable. D'accord, ajoutez la chemisette »... Diana paie par carte de crédit, à toute vitesse, elle est en retard pour son rendez-vous de dentiste. Elle arrive tout essoufflée, mais le médecin a du retard. Elle s'assoit et passe en revue le montant de ses folies. Aïe ! A ce prix-là, elle est raide dingue de son nouvel amant ! Elle espère qu'il appréciera !

Elle ne supporte pas les plombages. Le dentiste lui a endormi la place. Elle sort de chez lui avec une chique désagréable, l'impression d'être défigurée chaque fois qu'elle sourit. Grand avantage, elle n'a pas faim ! Elle n'aurait de toute façon pas le temps de manger ! Elle retourne au Mas, rentre Frior tout crotté. Il a profité de sa liberté pour se rouler. Elle le nettoiera demain, là, elle doit foncer. Elle retourne au travail... où elle n'a rien à faire ! Il y a des jours comme ça où le sort est favorable à tous ! Les ambulances sont au repos. Quel bonheur ! Tant pour ceux que le destin épargne que pour Diana, qui réfléchit à sa soirée. Elle aimerait bien à son tour, étonner un peu cet homme.

A force de gamberger, elle tient son idée. Etant donné le calme du service, elle demande à filer une demi-heure. Le temps de visiter le centre commercial. Elle n'est jamais montée jusqu'au sex-shop du dernier étage, mais là, elle se sent prête à tout. Même à affronter des vieux cochons qui la déshabilleront du regard.

Diana n'en revient pas. La clientèle est bien plus jeune qu'elle ne s'y attendait (ce que c'est que les préjugés !). Et mixte en plus. Elle croise deux femmes, seules, un couple, une bande de jeunes mecs qui rigolent en choisissant des films X. La lingerie est moins classe que celle qu'elle

s'est offerte cet après-midi, mais il y a de l'idée. Des fentes, des trous, des perles qui roulent au bon endroit... Elle reviendra, accompagnée de préférence ! Ca doit être excitant de choisir des jeux et des accessoires à deux. Aujourd'hui, elle a une idée particulière et peu de temps. Elle appelle la vendeuse, obtient ce qu'elle voulait et revient au travail après un nouveau prélèvement sur sa carte de crédit.

A vingt-deux heures, Diana est en pleine forme. Elle emporte ses trésors, passe chez elle. Elle envoie un texto à Philippe : « C'est possible de manger dans la chambre, ce soir ? J'ai besoin de calme. » « Je fais le nécessaire. A onze heures, je suis à ton service ! » Sourire de Diana. « Tu ne crois pas si bien dire ! », ironise-t-elle en elle-même. Elle arrive dix minutes avant l'heure, monte dans la chambre, range quelques affaires, allume le feu. Puis elle descend à l'écurie, vérifier l'état de Daphné. Sa tétine prend de l'ampleur. Diana flatte doucement la jument : « Tu ne nous le fait pas cette nuit, ton petit ! ». Elle câline la ponette qui s'est approchée. Tout en s'occupant des chevaux, elle repère les lumières. Le restaurant s'éteint. Le corridor s'allume. La chambre maintenant. Diana peut y aller.

Diana frappe à la porte de la chambre en tenue de motarde. Elle retire son casque, secoue ses cheveux. Philippe s'approche, l'embrasse. « Je meurs de faim, j'ai sauté le dîner parce que le dentiste m'a endormi pour un plombage ! Je me réjouissais de me faire servir... » « J'ai tout préparé. Mets-toi à l'aise. Je vais chercher notre repas » Philippe descend. Diana arrange la table, les chaises. Lorsque Philippe arrive, il a emmené un chariot de service. « Foie gras et confiture de figues. Poularde de Bresse aux morilles. Crêpes flambées au vieux cognac ! A table, Madame ! » Il réalise soudain que Diana n'a pas retiré sa combinaison de cuir. « Pardon, je ne t'ai pas aidée à te défaire ! », remarque-t-il. Il s'approche, fait sauter les pressions croisées de la combinaison, découvre la fermeture-éclair...

« D'abord les chaussures ! », ordonne Diana d'une voix assurée. Philippe a un mouvement de recul, mais il se baisse, ouvre les boucles, retiens le talon de la godasse tandis que Diana s'en extrait. « Dans l'armoire, j'ai des bottes ! » dit-elle avec le même ton. Philippe ouvre la porte, trouve une paire de cuissardes élastiques à talons aiguilles. Il lisse le cuir en revenant vers Diana. « Tu retires ma combinaison ! » Il s'exécute, descend la fermeture, écarte les épaules... Diana pince ses joues de l'intérieur afin de ne pas rire de l'air abasourdi de Philippe quand il découvre la chemisette transparente. Elle se tourne pour l'aider à retirer le haut... et lui offrir le spectacle du slip italien. Ajouté aux bas résille, il

impressionne Philippe, à en croire son air émoussillé lorsqu'elle se retourne. « Enfile-moi les bottes ! »

Philippe roule la longue tige des cuissardes, Diana y glisse le pied, Philippe étire le cuir. Il pratique de même avec l'autre jambe. Diana se lève. Elle se penche, cul en l'air, pour tendre les bottes. Elle fait quelques pas, les ajuste et prend place à table, comme si de rien était. « Le menu me plaît. Sers-moi ! »

Philippe a enregistré le message. Ce soir, il ne mangera pas ! Il est le valet et elle la maîtresse ! Elle apprécie de ne pas avoir à expliquer le scénario. Elle se régale, Philippe debout à côté de sa chaise, lui versant à boire, lui servant à manger... Elle prend son temps, déguste, apprécie, commente. Elle réserve la part de Philippe pour le cas où certaines réjouissances lui ouvriraient l'appétit. Les crêpes que Philippe flambe devant elle sont divines. Elle fait durer son plaisir, Philippe toujours au garde-à-vous. « Dans le tiroir, j'ai des gants. Apporte-les moi ! » Philippe lui ramène une longue paire de gants en cuir. Il l'aide à les enfiler, les étire le long de ses bras. Diana se lève. « Dans l'autre tiroir, il y a un foulard. Couche-toi et mets-le sur tes yeux ! » Philippe hésite. Diana insiste : « J'oubliais : Déshabille-toi d'abord ! »

Lorsque Philippe est nu sur le lit, le visage barré d'un foulard rouge (c'est la couleur du jour !), Diana retourne à la commode. Dans le dernier tiroir, elle prend les cordes achetées cet après-midi. Le baldaquin est idéal. Elle passe chacun des filins autour des colonnes, les arrime. Au deuxième tour, elle attache les bras, puis les jambes de Philippe. « Ca n'est pas mon truc ! » proteste-t-il. « C'est le mien ! » répond Diana. Sa réplique ne supporte aucune contrariété. Elle enjambe Philippe, s'installe à califourchon sur son ventre, se penche et frotte ses dentelles contre son torse. Elle vient titiller sa bouche. Elle danse sur son corps. Elle remonte le long de ses jambes, l'une après l'autre. Son sexe mouillé adhère à la peau de Philippe. Elle colle. Elle frôle le sexe dressé. Elle l'ignore. Elle se tourne, présente son cul au nez de Philippe, frotte son entrejambe. « Enlève mon slip avec tes dents. Délicatement, il est tout neuf ! » Philippe peine. Il va déchirer la dentelle. Diana se fâche ! Elle enlève ses gants et frappe Philippe sur les cuisses. « Tu fais attention ! » Il frissonne. Il bande de plus belle. Encouragée, elle insiste : « Lèche-moi à travers si tu n'arrives pas à le retirer. Je veux jouir ! »

A cet ordre-là, Philippe sait répondre. Diana est tellement excitée qu'elle prend le trot enlevé au-dessus de la langue de son soumis. Si elle se laisse aller, elle perdra le contrôle. Elle se relève, retire son slip. Avant de

reprendre position, elle approche le chariot de service du bord du lit. Elle saisit le foie gras, l'écrase entre ses cuisses et étale la confiture de figue... sur son abricot juteux. « Tu dois avoir faim. Mange ! » Philippe lèche le foie gras, la confiture. Il en a plein le visage. Un vrai gosse gourmand. Diana allume le feu. Elle flambe les crêpes. Elle fait frissonner l'homme en approchant le dessert brûlant de son corps. La peur suffit. Elle repose les crêpes. Elle va mouiller une serviette à la salle de bain, revient et nettoie le visage de Philippe. Elle remarque que chaque bruit l'inquiète. Alors elle joue. Elle fait couler l'eau. Elle ouvre et ferme les tiroirs. Elle claque les gants contre les murs, elle souffle sur le feu. Philippe bouge, frissonne, se tord...

Diana revient vers lui. « Je vais te punir pour ce que tu m'as fait avec la cravache, l'autre soir ! » Un instant, le sexe de Philippe perd de sa superbe. Il ne peut voir Diana sourire. « Tu vas te mettre à quatre pattes et je vais te monter. Tu m'emmèneras jusqu'à la baignoire et tu me feras belle. Je veux que tu rases ma chatte ! » Voilà une idée qui séduit son centaure ! Sa bite a comme un coup de chaleur ! Puisqu'il aime ça, Diana ne va pas se priver. Elle fait couler l'eau et revient jusqu'au lit. « Avant, je reprendrai un peu de dessert » Elle vérifie la température de la crêpe. Chaude, mais plus brûlante. Elle la saisit à deux mains, l'approche du bas-ventre de Philippe et elle en entoure son sexe. Elle déguste la pâte à même la bête, lèche le sucre et l'alcool jusqu'à la dernière goutte.

La baignoire est pleine. Diana détache Philippe qui descend du lit, se met à genoux, l'accueille sur son dos. Elle retire le foulard, claque ses longs gants sur les fesses de sa monture. Philippe l'emmène à la salle de bain. Diana s'assoit au bord de la baignoire et Philippe retire les bottes, les jarretelles, les bas, la chemisette, le mini-balconnet. Nue, Diana glisse dans l'eau. Philippe prend sa trousse de toilette, fouille dans ses affaires, sort la mousse à raser, le rasoir. Il tend la main à Diana qui se lève. Elle se dresse devant lui. Il approche la bombe, appuie. Pschitt ! La mousse blanche couvre les poils sombres de Diana. Elle monte une jambe sur le rebord. Philippe tend la peau et passe la lame. Diana a l'impression que son sexe est plus mouillé que la baignoire. Elle adore !

Philippe aussi, à en juger par sa queue secouée de spasmes. Diana devient une petite fille ! Comme si ce statut nouveau lui retirait son autorité, Philippe prend la main. Il retourne à sa trousse de toilette, revient avec un flacon. Diana est trop fière pour demander ce qu'il lui fait. Elle a tort ! L'après-rasage sur sa chatte dénudée lui fait l'effet d'une tempête de sirocco. Elle manque gifler Philippe. Il sourit crânement. Il passe un bras sous les genoux de Diana, retient ses épaules de l'autre, la soulève,

l’emmène jusqu’au lit. Il la couche et avant qu’elle ne réalise, elle est déjà attachée à son tour. « Tout ça m’a donné faim ! » Philippe enlève la cloche de son assiette de poularde. Il répartit le contenu sur le corps de Diana. « Une jolie présentation. Il faudra que j’y pense pour le restaurant ! », plaisante-t-il avant de manger à même le corps de sa « vierge ». Il prend encore une tranche de pain pour nettoyer la sauce sur la peau. Il passe le pain entre les jambes de Diana. Il insiste... Mais il est trop excité pour continuer à jouer. Il finit sur le lit, à lécher le corps de Diana avant de s’installer sur elle et de la pénétrer très simplement, en missionnaire. Il en est du plaisir comme l’alcool, tout à l’heure, sur les crêpes. Il suffit d’une étincelle pour que les deux amants flambent !

« Les repas sont copieux, mais les nuits courtes », remarque Diana le lendemain matin. La chambre est un champ de bataille. Son pubis blanc l’impressionne. Elle se souvient avoir renoncé à cette pratique parce que la repousse, à cheval, était un calvaire. Elle devra l’affronter à nouveau. Elle repensera à l’excitation de Philippe, ça l’aidera à supporter. Il est loin, comme tous les matins. Elle se dépêche de mettre un peu d’ordre, s’habille « cheval », descend profiter du buffet afin d’éviter qu’on ne lui monte un plateau dans ce capharnaüm. Diana n’a pas pensé que la femme de ménage se mettrait à la tâche pendant son absence. Elle rougit lorsqu’elle la trouve en train de ranger la chambre. Mal à l’aise, Diana s’enfuit comme une voleuse !

Diana passe une demi-heure à nettoyer son cheval crotté. Quand elle le brosse, elle a envie de se gratter. Son pubis s’irrite contre le coton du slip. Le sentiment est plus fort encore lorsqu’elle monte. Elle n’a jamais senti son cheval avec autant d’acuité. Son sexe nu frotte sur la selle. Elle quitte le carré sablé avant que quelqu’un remarque son trouble ! En forêt, elle se met en suspension. La balade pourrait n’être qu’une longue jouissance ! Elle est gênée de ce plaisir qui s’impose malgré elle. Elle se demande si Frior est conscient de ses émois. Elle voudrait répondre non, mais elle sait bien que son cheval n’est pas dupe ! Elle finit par mettre pied à terre et rentre à côté de l’étalon. Même marcher lui est excitant !

L’après-midi, au travail, Diana finit par retirer son slip ! C’est intenable ! Il faudra qu’elle avise Philippe : ce fantasme-là a des conséquences difficiles à assumer. Il ne sera pas possible de le répéter toutes les semaines ! Elle sourit intérieurement. Elle ne pense qu’à leurs retrouvailles.

« Ce soir complet. Je serai très occupé. Tu viens, tu manges, tu montes et je te rejoins après. Je suis déjà dur... » Diana reçoit le message entre deux

patients. Elle pique un fard ! Décidément, quel drôle de bonhomme elle a rencontré. Pour le romantisme, c'est raté, mais côté émotions fortes, elle est gâtée ! De retour à la maison, elle prend un peu plus de temps pour se préparer. Il y aura du monde au restaurant, elle ne voudrait pas décadrer. Lorsqu'elle arrive à l'auberge, elle monte dans la chambre afin de se changer.

Elle a peut-être exagéré : sa robe du soir fait grand effet lorsqu'elle pénètre dans la salle. Les clients en train de déguster leur dessert se retournent comme si on apportait un gâteau d'anniversaire avec des bougies. Ca n'est pas pour déplaire à Philippe qui la rejoint. Il l'accueille devant les clients, l'affiche ostensiblement comme sa maîtresse. Elle ne s'en plaindra pas ! Elle déteste ces hommes qui cachent leur dernière liaison, au cas où l'histoire tournerait mal, et assurent leurs arrières avec quelques dames qu'ils gardent « au frais ».

Philippe enlace Diana, colle brièvement ses lèvres sur les siennes, lui insufflant une montée de lave volcanique. Elle vainc l'éruption ! Elle sourit, prend place à une petite table réservée et reçoit avec gourmandise une suite indienne, curry d'aubergines, riz aux épices, boulettes de bœuf, poisson frit et poivrons. Au dessert, une salade de fruits exotiques. Philippe a préféré façonner allongée plutôt qu'en boule la glace à la cardamome qui l'accompagne. Diana perçoit un pincement à l'entrejambe... La serveuse qui apporte un café et des mignardises lui confie un billet plié en quatre.

« Couche-toi. Je ne sais pas à quelle heure j'arriverai. Ouvre le tiroir de la commode, dans la chambre. Je t'ai préparé une surprise... » Diana n'attend pas le moment de monter dans la chambre ! Elle avale le café, se lève. Elle vérifie une dernière fois son pouvoir de séduction au nombre de têtes qui se tournent lorsqu'elle remercie la serveuse. Philippe la rejoint juste avant qu'elle atteigne le vestiaire. Il plaque sa paume sur son cul en lui susurrant à l'oreille : « Bien du plaisir mon amazone ! ». Sous les regards des clients la vulgarité de cette poigne indécente l'électrise !

Diana voudrait courir le long des escaliers. Elle les monte très dignement, au cas où Philippe suivrait sa progression. Elle se sait excitante autant qu'elle se sent excitée ! A l'étage, elle ose la précipitation. Elle entre, se débarrasse de sa veste qu'elle lance sur le fauteuil. Elle retire ses chaussures, elle se contorsionne pour descendre la fermeture éclair sur le côté gauche de sa robe, la laisse glisser à terre. Elle garde ses sous-vêtements, comme elle le ferait si Philippe était là, à la regarder. D'ailleurs, elle revient en arrière, remet ses hauts talons. Il est là, si elle le

décide ! Elle avance comme une reine jusqu'à la commode, ouvre le tiroir... Elle trouve un œuf rose. Un œuf en plastique. Elle le prend. Il n'est pas en plastique, en silicone plutôt. Doux. Il a quelque chose à l'intérieur. Elle le secoue. Il ne s'ouvre pas. « Ca n'est pas un « Kinder Surprise » ! » Elle le regarde sous tous les angles. Elle fouille le tiroir. Elle cherche un mot, un mode d'emploi...

Soudain, elle sursaute. Dans un élan de panique, elle envoie l'œuf au plafond : il vibre ! Elle ne s'attendait pas à ça ! A quatre pattes, elle tente de le retrouver. Il est tombé, il a glissé sous le meuble. Il fait un bruit sourd à terre. Elle s'aplatit au sol, frotte son corps contre le tapis, s'insinue jusqu'à la limite du bois et tend le bras. Elle s'étire et arrive à le frôler du bout de ses doigts. La vibration l'empêche de le récupérer. Heureusement, le tremblement cesse. Elle ressort le bras, le trésor dans la main. Elle a compris. Elle se redresse, se relève, recommence son inspection : est-ce un bouton, une pression généralisée qui transforme l'objet en vibromasseur ? Elle le pose devant elle, remonte ses bas malmenés par sa recherche. Elle tressaille à nouveau : l'œuf a repris sa gigue. Là, elle réalise qu'elle n'a aucun pouvoir sur cette chose. Quelqu'un d'autre lui imprime cette agitation au gré de sa volonté. Philippe détient certainement le secret des vibrations.

Diana file à la salle de bain, nettoie l'œuf avec un peu de savon, le rince délicatement et le sèche. Elle voudrait uriner, mais elle se souvient avoir lu que la sensation d'un vibromasseur était accrue avec une vessie pleine. Elle retourne dans la chambre. Elle s'assoit tout au bord du lit. Elle retire son string. Elle a emporté son miroir de poche : elle veut voir son sexe – si nu ! - avaler l'objet. Elle peine à l'enfiler. Il est large quand même... Elle se désole... Tout à coup, elle repère une bouteille sur la commode. « Lubrifiant ». Décidément, il a pensé à tout Philippe. Aïe, la boule recommence à sauter dans la main de Diana.

Diana reprend sa position au bord du lit, mais au lieu de pousser la chose dans son corps, elle la roule sur sa perle. Quel effet ! Le volcan se remet en activité. Son sang approche de l'ébullition ! Mais juste quand Diana ferme les yeux pour accueillir la grande vague du plaisir, l'objet se calme. « Oh ! Non ! » Elle voudrait réclamer, mais Philippe ne l'entend pas. Il joue avec sa « surprise » et c'est à elle de s'adapter aux humeurs de cette chose indomptable. Diana s'inspecte avec le miroir, badigeonne ses lèvres de lubrifiant, en baigne l'œuf. Elle écarte ses chairs, elle regarde ses nymphes colorées aspirer la boule rose, la gober. Déjà, l'effet est troublant. Diana essaie de percevoir la présence. Elle se relève, marche, se couche, bouge les jambes qu'elle tend au-dessus d'elle. Elle allume la

télévision, choisit une chaîne musicale et elle se met à danser... Sur un air de samba, elle se déhanche lorsque le vibromasseur s'active. Cette présence dans son corps, qui joue avec son désir, la rend dingue...

Diana sait que certaines femmes se donnent du plaisir en montant des escaliers après avoir enfilé leurs boules de geishas. Elle, elle prend le plaisir que lui vole Philippe. Elle l'imagine dans sa cuisine, en train de manipuler une télécommande. Quand elle n'arrive plus à danser tellement son ventre se contracte sur la boule, soudainement, la vibration cesse et la mer se retire, caressant le sable en sens inverse. Diana reprend sa danse. Elle attend que son protégé se remette à bouger, que Philippe lui renvoie son désir.

Diane ne mesure pas le temps qu'elle passe ainsi. Elle est vidée. Elle a jouit, elle ne sait combien de fois. En dansant. Couchée sur le lit. Debout sous la douche. Les bras en l'air, suspendus au sèche-cheveux. Assise en tailleur devant la télévision, à fouiller les programmes (il est tard, il y avait de la neige sur l'écran). Elle a voulu dormir et l'œuf la réveillée. Elle a voulu jouir et il n'a plus bougé. Elle a crié et il a continué de la fouiller. Puis il s'est calmé. Elle n'a pas voulu y croire. Elle a patienté. Finalement, elle s'est dit que les piles étaient à plat. Elle l'a retiré de son corps.

Elle le regarde et dans un élan quasi mystique, elle l'embrasse, comme elle rendrait hommage au sexe de Philippe. Elle s'endort ainsi, son nouveau compagnon contre la joue. Un sourire épanoui illumine son visage.

Elle ouvre les yeux. Philippe l'appelle ! Elle le cherche dans la chambre, elle l'entend de loin. Elle se lève, va à la fenêtre : « Alors l'amazone, tu as bien dormi ? Je file avec Daphné. Je la monte encore aujourd'hui et demain, après, je la laisse « couvrir » et je serai tout à toi. Elle a la tétine qui gonfle ! Reviens manger ce soir. Dimanche nous avons congé tous les deux, nous ferons une grasse matinée, d'accord ? Tu as bonne mine : on dirait que tu as joui toute la nuit ! » Diana n'a pas le temps de lui répondre. Ni de prendre un air offusqué, parce que n'importe qui pourrait l'entendre. Ni de le remercier de la « surprise ». Il est déjà loin, Daphné file au grand trot. Diana aspire une grande bouffée d'air frais avant de se remettre au lit en criant « Entrez ! ». Une jeune fille pose le plateau du petit-déjeuner sur la commode. Elle la remercie. Elle se lève, mange rapidement et rejoint, elle aussi, son cheval.

Comme tous les samedis, il y a foule au Mas. Le temps a changé rapidement. Philippe et Daphné doivent être trempés ! Diana opte pour le manège. Mais très vite, elle déchant. Sa reprise de dressage est catastrophique. Elle est fatiguée et surtout, Rita et sa propriétaire tournent aussi. La jument pommelée a toujours soulevé des élans enthousiastes chez Frior. Aujourd'hui, elle a la queue sur le côté et elle écarte les postérieurs tous les trois tours de manège pour pisser : Frior devient intenable. Diana se sent gênée du braquemart de son cheval. Elle le croise dans le miroir à chaque tour de piste et sur les mines égrillardes des autres cavaliers. D'autre part, elle ne tient bientôt plus en selle. L'étalon trotte, sautille quand il n'y va pas de figures de haute école : piaffer, passage, levade... Plus désarçonnantes qu'académiques ! Diana prend la piste intérieure, croise par le milieu, s'arrête pile au centre et met pied à terre. Elle refuse d'entendre les quolibets dans son dos. La propriétaire de Rita s'excuse au passage. Diana rétorque vivement « La nature revendique ses droits ! », histoire de boucler le caquet de tous ces pète-sec qui se moquent, assis sur leurs hongres insensibles.

Diana retrouve son licol devant le boxe, attache Frior. Elle revient à lui avec une longe et une chambrière, l'emmène sur le carré sablé extérieur. Par ce temps de chien, personne ne lui dispute la place. Il lui faut une heure pour calmer son étalon en rut. Sa robe fume, tellement il transpire. Diana, elle, est trempée. La pluie n'a pas cessé, au contraire. Elle rentre son cheval, passe vingt minutes à le bouchonner avec de la paille fraîche, inquiète de lui éviter un refroidissement. Elle est moins précautionneuse pour elle-même. Elle reprend sa moto sous les trombes d'eau. Il fait froid. Elle s'octroie une douche brûlante et elle fonce à l'hôpital pour son dernier jour de la semaine.

Les gens attendent le week-end pour tomber malade. Ils glissent d'une échelle en faisant leurs vitres. Ils s'ouvrent un pouce en maniant une scie sauteuse. Ils s'intoxiquent en avalant des kebabs avariés... Les patients se suivent, se bousculent et finissent par bouchonner le service. Le ton monte. Les urgences se muent en une salle d'attente bondée, dans laquelle les malheureux ronchonnent et échangent des commentaires acerbes. Diana se concentre pour contrôler sa colère. Le travail dans ces conditions est insupportable. Elle est fatiguée, elle pourrait bien attraper une crève. Elle a envie de crier, elle aussi : « Allez vous faire voir ! Je fais mon possible, mais je n'ai que deux mains ! » Elle se coule un café imbuvable à la machine, se dessine un sourire professionnel et repart. Elle console ici, rassure là, confie un bras cassé au service de radiographie.

Sa soirée l'inquiète. Elle redoute la fougue de son amant. Une nuit torride l'achèverait ! Son portable vibre... Elle appréhende le message qui l'attend. Il a tellement d'imagination cet homme-là !

« Sortie en pleine mer ce matin. Suis frigorifié. Banquet ce soir. Viens, dors. Demain à cheval, étang des Fées! » « Super ! A toute ! » répond Diana, tellement soulagée de savoir qu'elle se reposera. Elle a entendu parler de cet étang, magique ou hanté, c'est selon, et se réjouit de le découvrir le lendemain. Ca fera du bien à Frior, une grande balade. Cette semaine, elle s'en est occupé tous les jours à la va-vite. Il souffre un peu de la concurrence de Philippe, elle l'avoue. Mais bon, elle l'a vu tous les jours. Philippe ne l'a pas disputée... Elle se réjouit d'avoir trouvé un homme qui la comprend... et qui la comble sexuellement. La perfection, quoi ! Son sourire béat colle mal avec les soucis de la jeune mère qui lui présente ses crevasses aux seins tandis que son bébé hurle de faim. Diana revient à sa fonction, rédige une ordonnance pour la peau de la maman. Elle lui conseille de faire des biberons jusqu'à ce que les lésions aient cicatrisé.

Diana arrive au restaurant dans un tailleur pantalon moins aguicheur que la robe du soir précédent. Elle a pu enfiler sa combinaison par-dessus, ça l'arrange, vu le temps qui ne s'est pas calmé. Sa petite table est réservée. La serveuse excuse son patron qui ne peut venir la rejoindre pour l'instant mais lui souhaite bon appétit. Elle apporte un magnifique plat de crustacés. Diana a une faim de loup qui se réveille devant ces oursins, ces étoiles, ces crabes et ces huîtres. Décidément, Philippe la gâte ! Elle le lui dit, lorsqu'il arrive vers elle. Elle a tout mangé ! « Ca vaut la peine de cuisiner pour toi, tu apprécies ! » se réjouit Philippe. « Jamais autant qu'ici. Tout est toujours succulent ! » « Ne m'en veux pas : je vais en avoir jusque tard ! C'est un mariage. Ils ont commandé un DJ, il y a danse. Je ne peux pas m'éclipser. Demain, j'ai congé, je m'occupe de toi ! Tu partiras du Mas et moi d'ici. Il nous faut presque le même temps pour rejoindre le bois des Fées. Nous nous retrouverons au sentier didactique et nous avancerons ensemble. L'étang a débordé, c'est un vrai marécage, mais je connais bien l'endroit. Comme il est interdit, nous pique-niquerons en paix. »

Diana demande une tisane avant de monter se coucher. Elle plie son costume sur une chaise, se dénude et se glisse sous les draps sans plus attendre. Elle n'a pas posé son visage sur l'oreiller que déjà, elle dort.

Philippe la réveille à neuf heures. Il paraît reposé, même si ses clients sont partis au petit jour. « C'était une bonne affaire financièrement, je ne

vais pas me plaindre ! » Il sort la carte tandis qu'elle avale les tartines qu'il lui a copieusement garnies de confiture. Le café fume. Elle l'écoute commenter le parcours. Elle repère les chemins. Son sens de l'orientation est lié à sa moto. Les routes, elle gère, les chemins, c'est moins évident. « Quand nous y serons, tu me remercieras de t'avoir entraînée jusque là ! Ne te douche pas, tu sens bon et nous sommes pressés. File, sinon nous n'y arriverons pas aujourd'hui. Daphné est déjà en train de donner du pied dans la paroi. Je lui ai dit que nous allions au bois des Fées en lui apportant son picotin et elle est impatiente. Elle adore « notre » cachette. Allez, debout l'amazone. Frior t'attend ! »

Diana s'efforce de répondre avec enthousiasme aux ordres de Philippe. Elle aurait passé la matinée au lit. Philippe a ouvert les rideaux, le soleil est de retour. Il s'excuse de filer : « Si je te regarde déambuler comme ça à poil, je vais craquer ! Fonce, nous nous retrouvons dans deux heures sur place ! Je vous trouve très désirable, Madame. C'est juste que là, c'est la dernière balade de Daphné alors je ne veux pas la bâcler. » « Encore Daphné ! » critique silencieusement Diana, honteuse de sa pensée. Elle serait comme Philippe, si elle devait cesser de monter un moment. Elle s'habille en "cow-girl", chemise, sweat-shirt, veste, jodhpur, bottines et chaps. Une tenue qui convient aussi à moto. Elle arrive vers Frior, le prépare très vite. Ils quittent le mas avant dix heures. Diana envoie un texto à Philippe, afin qu'il sache vers quelle heure elle devrait arriver.

La pluie des dernières vingt-quatre heures a détrempe le terrain. Il n'est pas question de galop à travers champs, mais les chemins de terre sont assez mous pour que Diana les trotte. Trop enlevé, pour limiter le frottement de son intimité irritée. En une heure et demie, au lieu des deux heures annoncées, elle est à l'entrée du bois des Fées. Philippe la rejoint rapidement, sa jument un peu essoufflée : « Nous allons marcher depuis ici, ça n'est pas grave. Ensuite, nos chevaux se reposeront et nous admirerons le paysage. » Philippe ouvre la voie, Daphné sur ses talons. Diana laisse un peu d'espace avant de suivre avec Frior, histoire de ne pas réveiller les ardeurs de son mâle.

Soudain, la forêt se déchire, la clairière apparaît. Un rêve ! L'étang étincelle. Les arbres au feuillage d'automne tellement coloré se mirent à la surface de l'eau. On voit deux forêts ! Diana s'émerveille. « Je t'avais dit que c'était féérique ! » « Vraiment ! » Philippe retire les sacoches de la selle de Daphné. « Nous prenons le temps de manger et de nous reposer », affirme-t-il avec un petit sourire qui laisse supposer que la sieste pourrait bien être agitée ! Diana n'a rien contre. La balade lui a ouvert l'appétit et fouetté les sens. Elle desselle son étalon, enlève la

bride, la remplace par un licol et confie la corde à Philippe qui emmène les deux chevaux. Il tend une longe d'attache entre deux arbres et y accroche les chevaux qui broutent à leur guise. Fatiguée, Daphné ne mange guère. Frior, lui, se régale.

Philippe revient vers Diana. Il ouvre les sacoches, pose une couverture au sol, sert un vin doux. Diana a soif, elle vide trois verres coup sur coup. Philippe connaît la trahison de ces vins liquoreux qui s'avalent comme du sirop. Il se contente de tremper les lèvres. Après un moment, Diana le fixe : « Je crois que je deviens pompette ! Il sonne ton vin ! » Philippe lui tend la main : « Viens, je veux te montrer quelque chose ! » Elle se lève, mal assurée : « Oh là, là, j'ai abusé, excuse-moi ! Ne me lâche pas, ça ira mieux lorsque nous aurons marché un peu ! » Mais trois mètres plus loin, Philippe la plaque contre un tronc épais. Il l'embrasse, il la pelote, il lui suce l'oreille, il grignote son cou. Il ouvre la fermeture-éclair de la veste qu'il lui retire, il soulève le pull qu'il passe par-dessus sa tête. Il promène sa bouche sur son torse, accroche les boutons avec les doigts, écarte le chemisier, dégrafe le soutien-gorge, libère les seins. Il suce ses tétons, malaxe les globes et décroche les chaps. Moins facile à retirer qu'une petite jupe, la tenue de cow-girl : « Enlève tout et remets tes chaps, ça m'exciterait de te voir en cuir, les fesses à l'air ! »

Diana est toujours aussi vaseuse. Elle ne tiendrait pas debout sans l'arbre dans son dos. Elle obéit à son homme sans vraiment savoir ce qu'elle fait. Il remonte la fermeture-éclair du pantalon de peau. Les chaps s'évasent avant de tomber au sol. Diana ouvre son pantalon. Philippe lui lève un pied après l'autre, retire bottines et chaussettes. La terre est froide, qui donne un peu de tonus à Diana. Elle baisse pantalon et slip en même temps. Philippe les lui enlève, dénudant le bas de son corps. Il glisse la ceinture des chaps autour de la taille de Diana. Il entoure de cuir sa cuisse, enfle le morceau de métal dans la coulisse, descend la fermeture éclair. La jambe droite est gainée. Même opération avec la gauche. Philippe redresse Diana. Elle doit être bandante, à en juger par la protubérance que Philippe affiche, dans l'échancrure de ses chaps à lui ! Diana baisse les yeux. Elle découvre son triangle impudique, bordé de cuir fauve. Elle aurait honte... si elle n'était intensément troublée.

Philippe glisse aux pieds de Diana, écarte ses jambes. Il passe la bouche entre ses cuisses, effleure le cuir, la peau, lisse les lèvres, fouille, cherche la perle, la faille, les trous. Sa langue s'insinue partout. Diana gémit. Elle s'accroche à l'arbre, à deux mains. Elle tend son bassin contre le visage de Philippe qui la lèche, la lape, la trempe de salive. Le plaisir ondule dans son dos, irradie de chaque côté de sa colonne : elle va jouir et elle se

cramponne, prête à recevoir l'onde fatale. Mais Philippe l'abandonne comme pour reprendre son souffle. Il recule.

Diana a fermé les yeux, déçue et pourtant déjà dans un autre monde. Un dé clic la rappelle. Celui de l'appareil photo que Philippe braque sur elle. Il mitraille : « Tu es magnifique ! », dit-il comme pour s'excuser. Diana voudrait protester, mais elle n'a pas la force, pas l'envie. Si ça lui fait plaisir, s'il la trouve belle, pourquoi pas ? Elle est molle, délicieusement lascive, abandonnée à sa volonté. Pourvu que l'arbre ne se dérobe pas. Elle se retourne quand Philippe la roule contre l'écorce. Il saisit ses hanches, la tire contre lui. Diana descend les mains, s'agrippe au chêne, le corps à angle droit, les fesses tendues. Philippe les gifle. Diana ne bouge pas, trop occupée à garder l'équilibre. Philippe la photographie et alternativement, la cingle avec un bouquet de branches mortes.

Diana réclame doucement, mais Philippe lui rétorque que ses joues sont sublimes, rougies, dans leur écrin de cuir. Elle voudrait qu'il la possède comme ça, appuyée contre cet arbre. Elle aimerait sentir la queue qu'elle devinait tout à l'heure. Philippe a d'autres idées. Il s'inquiète de son confort : « Tu n'as pas froid ? » Elle s'amuse intérieurement de la précaution. Il a peur qu'elle ait froid, mais il ne s'inquiète pas quand il la fouette. Drôle de mec quand même !

Philippe relève Diana. Il l'emmène. Elle peine. Elle est vraiment ivre ! Son amant la soutient par la taille. Il la conduit jusqu'à Daphné, l'appuie contre la jument. Le poulain bouge dans le ventre de la mère. Philippe colle Diana en travers de la panse habitée. Il photographie les deux ventres, commente l'effet de la peau sur les poils. La taille resserrée de Diana contraste avec les flancs dilatés de Daphné. Il assoit Diana sur le dos de la jument, à l'envers. Il la dispose. Il lui confie la queue de la jument à tenir: il expose les deux vulves dilatées. Après, il fait pivoter Diana, la glisse le long du dos de la jument. Elle descend. Philippe fige les quatre jambes. « Quelle paire de croupes ! »

Philippe revient vers Diana, la soulève et la pose sur le dos de l'étalon tout surpris. « Je ne le monte jamais à cru ! » « Eh bien c'est une première. Tu vas aimer ! » Philippe passe la main entre le garrot du cheval et l'entrejambe de la femme, titille le clitoris de Diana, excite le bouton avant d'appuyer Diana de plus belle contre la colonne vertébrale de l'étalon. « Tu imagines le bien que ça te ferait, au galop ? J'aimerais voir ça ! » Diana hésite à répondre qu'elle connaît cet effet, plus que jamais depuis qu'elle est imberbe, mais elle préfère taire son secret. Son corps vibre de désir. Elle est chaude. Philippe l'a mise en condition. Elle

réclame : « J'ai besoin de toi ! » « Attends, je termine ma séance photo ! »

Il appuie le visage de Diana contre l'encolure du cheval, s'installe face à l'étalon. Il cadre les seins qui appuient sur la robe brune, les deux têtes superposées, le cheval et la femme. Il demande à Diana de monter ses bras au-dessus de sa tête, comme si elle voulait accrocher les étoiles. Elle s'exécute : c'est plus facile que de discuter. Il la retourne, croisant ses jambes en ciseaux par-dessus le dos du cheval. Il la pousse contre la croupe, appuie sur son dos. Elle plonge en avant. Il tire ses bras le long des jambes de l'étalon : « Regarde-moi, fixe l'objectif, souris ! ». Il aime ce contraste, son visage à elle, si doux, les jambes du cheval, la queue fournie à peine relevée. L'étalon commence à réagir. Exactement ce que Philippe espérait ! Il bande, l'animal !

Philippe aide Diana à descendre. Elle espère mettre enfin quelque chose dans son ventre barbouillé. Mais Philippe exige encore une pose. Diana à quatre pattes sous son cheval. Diana cette fois proteste. Philippe n'en démord pas. Il la veut là, accroupie, c'est la dernière photo. Diana obtempère. Elle n'a plus d'énergie. Elle entend Philippe évoquer le film érotique culte qui osait l'actrice sous le cheval. « Cette vision a soulevé des fantasmes chez tellement d'hommes ! » « Des primitifs, des nuls ! », rétorque Diana. Philippe ne la laisse pas argumenter. Il réclame qu'elle sourie en le fixant, qu'elle se taise. Elle se prête à ses caprices. Elle veut qu'il finisse. Elle sort de dessous son cheval, caressée au passage par un vit géant qui se soulève et pend tour à tour. Philippe pose l'appareil photo. Il accompagne Diana jusqu'à la couverture. Il retourne calmer Frior, palper le ventre de Daphné. Il abreuve et nourrit les chevaux.

Quand il revient vers Diana, elle dort... Il écarte ses jambes. Il est tellement excité qu'il ne veut pas enfoncer sa queue dans ce jardin-là. Il l'arroserait avant qu'écluse la rose ! Il fouille les sacoches, trouve un bouquet de carottes. Il prend la plus grosse, l'enduit du beurre qu'il a emporté pour tremper les radis. Il frotte la racine, la pousse au bord des lèvres de Diana. Il passe ses doigts, écarte et guide, enfile, enfonce et retire, doucement, longuement. Diana se tend. Elle creuse les reins, elle se donne, elle cherche. Elle croit tenir son amant. D'une main, Philippe bloque les bras de Diana au-dessus de sa tête. Il l'excite jusqu'à ce qu'il la sente prête à éclater. Alors très doucement, il retire la carotte. Il la monte devant son visage, il la croque, il la mange. Troublée, Diana réclame : « Viens, viens, je n'en peux plus ! »

Philippe ouvre sa braguette. Ce phallus disproportionné n'est pas le sien ! Il n'a jamais été autant excité ! Il se presse à la porte de son amie, il peine à passer l'entrée, tellement il est gonflé ! Il a mal de bander depuis trop longtemps... Diana s'en fiche. Elle aspire Philippe. Elle l'avale, elle le pompe, elle le tire, elle le vide ! Dans un rôle commun, ils explosent. Diana serre les mâchoires sur l'épaule de Philippe. Les marques dureront une semaine !

Si les chevaux se sauvent, ils peuvent se noyer. Le site est interdit parce que l'eau de l'étang a débordé, par en haut, par-dessous. Il y a comme des puits, des trous où mettre le pied peut s'avérer mortel. Philippe est resté vigilant. Il réveille Diana. Il est deux heures. Ils mangent... Le repas terminé, Philippe met de l'ordre, range tout dans les sacs. Ils sellent leurs chevaux, marchent jusqu'à l'orée du bois et partent chacun de leur côté. « Rendez-vous dans trois heures au restaurant ! » Diana rentre au pas, sonnée. Frior ne s'en plaint pas. La balade a été longue, si elle n'a pas été rapide. Au Mas, Diana gicle l'étalon, lui passe une couverture et patiente jusqu'à ce qu'il soit sec. Elle le rentre, reprend sa moto. Elle a envie de se changer. Elle fait un détours par chez elle. Elle appelle Philippe pour le prévenir. « C'est bien que tu appelles. Je ne peux pas être avec toi ce soir. Daphné est en train de mettre bas. » « Je viens ! » « Non, je veux vivre ça avec elle ! Désolé. On se voit demain ! Je te rappelle ! »

Diana est en colère. Elle rêvait d'assister à ça ! Elle se faisait un plaisir de regarder le poulain venir au monde, et Philippe ne la veut pas ? Elle a envie de crier. Quel malotru ! Il la baise par tous les trous, il la saoule pour la faire prendre des poses indignes, il la maltraite, il lui en impose des vertes et des pas mûres... Mais quand il s'agit de partager ce beau moment alors non, elle est de trop ! Les injures s'entrechoquent dans sa tête. « Salaud ! Connard ! Enculeur ! Vicieux ! Obsédé ! » Elle secoue la tête en pleurant. Elle est vexée. Furieuse d'avoir cédé à tous les caprices d'un homme qui lui refuse l'entrée... de son écurie ! Elle enrage. « Va te faire foutre, trou du cul ! » Elle enfile sa combinaison sur un jeans, accroche son casque et saute sur sa moto. Elle a besoin de vitesse pour se changer les idées. Si elle ne vide pas son esprit, il va exploser !

Diana roule plein gaz. Elle ne peut pas se permettre de perdre son permis. Elle quitte les routes principales pour emprunter les chemins de campagne. Accrochée à son guidon, elle saute dans les nids de poule. Elle dérape en négociant des virages bien trop vite, sur ces sentiers que le soleil du jour n'a pas suffi à assécher. Elle est tellement en colère qu'elle ne se rend pas compte du danger. Elle fonce jusqu'à ce qu'elle soit surprise par un tronc. Elle plante les freins. La machine dérape, se met en

travers. L'arbre se rapproche. La roue avant le heurte. La secousse est telle que Diana passe par-dessus sa bécane, en vol plané. Elle retombe de l'autre côté du tronc, sur le dos ! Elle a mal. Elle ne doit pas bouger ! Pourtant, il faut qu'elle trouve son portable pour appeler de l'aide. Sa cheville doit être cassée. Elle fouille dans sa poche. Elle ne peut pas parler avec son casque. Elle le retire, compose le numéro des urgences. Elle explique où elle est. « Il faut demander à Jérôme de venir avec sa moto. Il connaît les lieux, il guidera les secours. Je ne peux pas bouger. Je ne sais pas. Avec le choc, je vais peut-être perdre connaissance. Il faut venir, vite. » .

Elle ne sait pas ce qui s'est passé. On lui a raconté. Elle a eu de la chance. Jérôme, l'infirmier, était de service, il a retrouvé l'endroit où ils étaient passés ensemble. Il a emmené un copain, un brancard. Ensemble, ils ont déplacé Diana à pied, à travers la forêt. Heureusement que le collègue avait bien transmis les informations, sinon elle aurait pu attendre pour qu'on la retrouve ! Elle a une mauvaise fracture. Il a fallu opérer et mettre une broche. Six semaines de repos ! Elle aura le temps de faire du tricot ! Diana sourit à la plaisanterie, avant de paniquer : « Qui s'occupera de Frior ? » Même longer, elle ne pourra pas avec des béquilles ! Oh non !

« Il y a un homme qui voudrait te causer. Comme ton portable ne cessait de sonner, nous avons répondu et nous lui avons dit ce qui t'était arrivé avant d'éteindre ton téléphone. Depuis, il ne cesse de joindre le standard pour avoir de tes nouvelles. Un certain Philippe... » « Je ne veux pas l'entendre, pas le voir. S'il appelle, vous lui dites que je dois vivre ça seule. Il comprendra ! »

Diana est crevée. La narcose. Les médicaments. Un goutte-à-goutte fait passer dans ses veines ce dont elle a besoin. Elle peut dormir, enfin dormir. Elle n'a que ça à faire, alors elle ferme les yeux et elle sombre dans un sommeil profond, dense. Il y a toujours du bruit dans un hôpital. Le jour, la nuit. Elle ne sait pas l'heure qu'il est. Ce n'est pas important, on la réveillera.

Les chariots dans le corridor. On sert les repas. Diana met un moment avant de se souvenir. L'accident, l'hôpital. Elle a faim. Elle redresse son lit, allume la lumière. Le jour pointe... Il y a quelqu'un à côté de son lit. Philippe ! Il la regarde, les yeux pleins de larmes. « Pardonne-moi ! Je suis un con ! Pardonne-moi ! » Elle voudrait hurler. Il n'a pas à être là. Elle ne veut plus le voir. Elle n'en a rien à foutre de ses excuses. Qu'il dégage ! Elle n'arrive pas à crier, la gorge irritée par le tuyau qu'on lui a enfoncé pour l'endormir. Elle fixe Philippe de son regard noir. Il insiste :

« Je n'ai pas réalisé. On ne se connaît finalement que depuis si peu. Ma jument, tu sais... » Oh oui, elle sait ! Elle sait que cette jument-là occupe la première place dans la vie de Philippe. Qu'elle, elle vient après. La jument qui met bat a droit à toute l'attention de son maître, rien ne doit troubler leur connivence. Diana a compris ! Elle voudrait dire tout ça, vomir son aigreur, mais elle peine à articuler, à réunir les mots, à composer les phrases. Elle reste muette et Philippe prend sa tête entre ses mains. Il la baigne de larmes en lui disant combien il a eu peur. Il ne sait comment s'excuser. « Daphné a mis bas une pouliche dorée. Elle s'appelle « Rencontre » et elle est pour toi. Tu viendras la voir dès que tu sortiras de l'hôpital ! »

Diana a envie de renvoyer l'intrus, mais elle est touchée. Même si c'est un fichu cadeau empoisonné d'offrir un cheval à quelqu'un qui n'est pas sûr d'avoir le temps, l'argent pour l'entretenir ! Elle verra si elle accepte le cadeau. Elle lui en veut ! « Je suis tellement confus. Je tiens à toi. Je ne veux pas te perdre. Moi aussi, ton étalon, il me fait flipper quand je vous vois ensemble. Mes fantasmes photographiques, c'était pour exorciser mes peurs. Tu crois que je vis quoi, moi, quand je te vois sur son dos, quand vous galopez en symbiose, tellement unis. Je n'ai plus de place, vous êtes un couple parfait. C'est juste intolérable, cette harmonie ! »

Les aveux de Philippe arrachent un sourire à Diana ! Elle tient sa revanche ! Cette fois, elle vit avec bonheur la jalousie de son amant. C'est une vraie jalousie. Il sait, lui, que Frior et elle sont inséparables ! Il est jaloux, mais il ne lui demande pas de choisir : le choix n'existe pas ! « Je t'aime tellement ! Je vais te le prouver ! Le chirurgien est passé tandis que tu dormais. Il m'a dit que tu en avais pour six semaines avec les cannes. Plus un mois de rééducation. Ça fait deux mois et demi sans cheval... Tu vas m'apprendre à monter comme toi ! Je vais bouger ton étalon. Ma jument sera au pré avec ta pouliche. Je te conduirai tous les après-midi au Mas et tu me donneras des leçons ! »

Diana capitule. Pour Philippe ? Elle ne l'avouera pas. « J'accepte pour Frior ! » murmure-t-elle avec une pointe de cruauté. Philippe ne s'en offusque pas. Il a gagné. Il a eu tellement peur de la perdre. Physiquement, quand on lui a raconté l'accident, et puis après, quand il a réalisé qu'elle ne voulait plus de lui. A ce moment, il a vraiment pris conscience de ce qu'elle signifie pour lui. Il ne peut plus se cacher ses sentiments ! Il lui aurait même donné Daphné, si ça avait servi... Il s'en sort bien avec la pouliche ! La petite va rester auprès de sa mère très longtemps. Il a beaucoup lu sur l'élevage : c'est mauvais de séparer les jeunes de leur mère trop tôt. « Rencontre » caracolera autour de Daphné

et Diana voudra la voir, forcément. Ca lui donnera du temps, à lui, pour reconquérir son amazone ! Il se mettra à la Haute Ecole s'il le faut. Ce sera peut-être la meilleure façon de démystifier ce rapport femme / étalon. Il va sentir Frior danser sous son assiette. Il fera ami-ami avec son rival, même si ça lui prend des mois. Foi de centaure !

Cléa Carmin